



end zone

ROMAN

DON DeLILLO

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR FRANCIS KERLINE

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

- BRUIT DE FOND*, Stock, 1986 ; Babel n° 371.
LIBRA, Stock, 1989 ; Babel n° 461.
LES NOMS, Actes Sud, 1990 ; Babel n° 879.
CHIEN GALEUX, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 84.
MAO II, Actes Sud, 1992 ; Babel n° 512.
AMERICANA, Actes Sud, 1992 ; Babel n° 420.
JOUEURS, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 563.
L'ÉTOILE DE RATNER, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 1065.
OUTREMONDE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 580.
VALPARAÍSO, Actes Sud-Papiers, 2001.
BODY ART, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 603.
COSMOPOLIS, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 674.
CŒUR-SAIGNANT-D'AMOUR, Actes Sud-Papiers, 2006.
ŒUVRES ROMANESQUES, t. I, coll. "Thesaurus", Actes Sud, 2008.
L'HOMME QUI TOMBE, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1000.
POINT OMÉGA, Actes Sud/Leméac, 2010 ; Babel n° 1208.
GREAT JONES STREET, Actes Sud/Leméac, 2011 ; Babel n° 1254.
LANGE ESMERALDA, Actes Sud/Leméac, 2013 ; Babel n° 1486.
ZERO K, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1641.
LE MOT POUR DIRE NEIGE suivi de *LA SALLE DE JOUR*, Actes Sud-Papiers, 2018.
LE SILENCE, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1864.

Titre original :

End Zone

Éditeur original :

Initialement publié en 1972 par Houghton Mifflin, Boston

Picador, Pan Macmillan Publishers Limited, Londres, 2011

© Don DeLillo, 1972

Photographie de couverture : © Mikael Jansson / Trunk Archive

© ACTES SUD, 2023

ISBN 978-2-330-17756-0

DON DELILLO

End Zone

roman traduit de l'américain
par Francis Kerline

ACTES SUD

À mes parents.

PREMIÈRE PARTIE

Taft Robinson fut le premier étudiant noir recruté par Logos College, dans l'ouest du Texas. Ils l'ont choisi pour sa vitesse.

À la fin de cette première saison il était franchement l'un des meilleurs running backs* de toute l'histoire du Southwest. À la longue, il serait apparu sur les écrans de télévision dans tout le pays pour faire la promotion d'automobiles à huit mille dollars et de mousses à raser parfumées à l'avocat. Son nom sur les succursales d'une chaîne de fast-food. L'histoire de sa vie au dos de boîtes de céréales. Une monographie soporifique serait rédigée sur le sujet, l'athlète moderne en mythe commercial, avec des notes. Mais ça ne s'est pas passé de la sorte. Cette année-là eut d'autres sonorités, du moins pour moi, le phénomène de l'anti-applaudissement – des mots changés en sons bruts, suivis d'un silence d'une texture métallique. Voilà pourquoi Taft Robinson, à tort ou à raison, ne fait que hanter ce livre. Je pense que ça tombe juste, en un sens. La demeure a longtemps été hantée (double métaphore à venir) par l'homme invisible.

* Porteur de ballon. (Les noms des postes des joueurs sont donnés en anglais.) *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Mais restons simples. Les joueurs de football sont des gens simples. Quelles que soient les complexités, les sombres desseins de l'esprit humain, le cœur – tout cela ne s'inscrit qu'entre les limites blanches du terrain. Parfois d'étranges visions déferlent sur cette surface ; la folie suinte. Mais en tout autre lieu le joueur de football suit une ligne parfaitement droite. Ses pensées sont complètement banales, ses actes ne sont pas infléchis par l'histoire, l'énigme, l'holocauste ou le rêve.

Une passion pour la simplicité, pour les bonnes vieilles choses, comme des livreurs de journaux à bicyclette, occupa nos jours et nos nuits pendant cet été torride. Nous nous entraînions dans la chaleur ondoyante sans autre stimulant que la conviction que les choses ici étaient simples. Frapper et être frappés ; surveiller les débordements de l'ailier ; renverser des gars ; sucer de la glace et reprendre la position en trois points*. Nous étions une bande de types affûtés et déterminés, entraînés par un coach affamé et ses sept assistants tyranniques. Certains d'entre nous étaient plus simples que d'autres ; quelques-uns pouvaient même être considérés comme des associés ou des exilés ; trois ou quatre, comme dans toute équipe de football américain, étaient cinglés. Mais nous étions tous – même moi –, nous étions tous déterminés.

Nous faisons au soleil des exercices au sol à cent six joueurs. Nous attaquions les mannequins d'entraînement et slalomions entre les cordes tendues. Nous nous tenions dans ce qu'on appelait la chute (une étroite bande de terre bordée des deux côtés

* Sur deux pieds et une main au sol.

par des mannequins de barrage) et nous foncions les uns sur les autres, défenseurs et raffuteurs, nous nous jetions au sol mutuellement. Il y avait toujours un moment de castagne débridée, que les coaches laissaient durer environ cinq minutes en nous observant de la touche, gentiment blasés, au cours duquel nous échangeions des coups de pied dans les tibias, des crochets du droit et du gauche dans les visages encagés, les plus impulsifs retirant leurs casques et les lançant sur tout ce qui bougeait. Le soir nous faisons nos prières.

J'étais l'un des exilés. Bien des fois, croyez-le, je me suis demandé ce que je fichais dans cet endroit perdu et désolé, cette toundra estivale, à me faire taper dessus de haut en bas par une furieuse paire de Texans de cent dix kilos. J'étais si fatigué et courbatu le soir que je n'arrivais pas à lever le bras pour me brosser les dents. Condamné à obéir aux ordres brutaux d'hommes déraisonnables. Arraché à tous les types de civilisation tels que je les avais connus ou étudiés. Forcé à prier chaque soir, avec le reste de l'équipe, par notre coach, un patriarche sorcier et revancharde. Voué à mener une vie simple.

Puis ils nous dirent que Taft Robinson allait venir à l'université. J'attendais son arrivée avec impatience – un événement, au fond, en cette ère d'incidents et de petits désespoirs. Mais la nouvelle ne semblait pas enchanter mes camarades. C'était une rupture avec la simplicité, le recoin hanté d'un rêve, une sorte de magie de la forêt propre à les effrayer la nuit.

Taft était un transfuge de Columbia. Sa réputation était bonne à tout point de vue. 1) Il courait le 100 yards en 9,3 secondes. 2) Il avait un bon jeu de jambes et de bonnes mains. 3) Il était fort et

difficile à arrêter. 4) Il écartait les plaquages comme un homme franchissant un tourniquet. 5) Il savait raffuter – quand il en avait envie.

Mais surtout il fonçait – 9,3 chrono au cent. La vitesse. Il avait une vitesse de sprinter. La vitesse est la dernière exaltation qui subsiste, la seule chose dont on ne se lasse pas, toujours intacte dans son potentiel, le mystérieux talent noir qui fascine les foules.

(Exilé ou exclu : le *distinguo* tend à s'estomper quand la température dépasse les 37 °C.)

Taft Robinson est arrivé début septembre, environ deux semaines avant le démarrage des cours. L'équipe, d'abord de cent unités, puis de soixante et bientôt moins, s'était présentée à l'appel à la mi-août. Taft avait manqué les entraînements de printemps et vingt jours de la session commencée. Je ne le pensais pas capable de rattraper son retard. J'étais dans le bureau de la présidente le jour de son arrivée. La présidente était Mme Tom Wade, la veuve du fondateur. Tout le monde l'appelait Mme Tom. C'était la seule femme de ma connaissance à qui on eût pu appliquer avec justesse le qualificatif de lincolnesque. Au-delà des apparences, je n'avais aucune idée précise de ce qu'elle était réellement ; elle était grande, avec des sourcils noirs, sèche comme un clou de chemin de fer.

J'étais là parce que j'étais un nordiste. Ils semblaient penser que ma présence aiderait Taft à se sentir moins dépaysé, ce qui me faisait doucement rigoler. (Il était de Brooklyn, il était allé à Columbia après Boys High, un lycée connu pour les sportifs qu'il formait.) J'attendais en compagnie de Mme Tom.

“Mon mari adorait cet endroit, disait-elle. Il l’a bâti à partir de rien. Il avait son idée en tête et s’y est tenu jusqu’au bout. Il croyait à la raison. C’était un homme de raison. Il chérissait le mot en soi. Malheureusement il était muet.

— Je l’ignorais.

— Il ne pouvait que grogner. Il faisait des bruits dégoûtants. De la bave s’accumulait aux commissures de ses lèvres. Ce n’était pas beau à voir.”

Taft entra flanqué de notre entraîneur-chef, Emmett Creed, et de notre préparateur physique, Oscar Veech. D’emblée j’évaluai sa taille à près d’un mètre quatre-vingt-dix, son poids dans les cent kilos. Large d’épaules, la taille fine, un cou acceptable. Du bétail primé à la foire agricole. Il portait un costume gris foncé qui devait être aussi vieux que lui.

Mme Tom prit la parole.

“Jeune homme, j’ai toujours admiré l’endurance de votre peuple. Les choses ne vont pas être faciles pour vous. En toute franchise, j’étais contre depuis le début. Quand ils m’ont parlé de leur projet, j’ai dit que c’était de la foutaise. De la vraie foutaise. Mais Emmett Creed est un homme très persuasif. Ce ne sera facile pour aucun de nous. Mais à quoi nous sert la raison sinon à franchir les caps difficiles ? Voilà, j’ai dit ce que j’avais à dire. Maintenant vous allez suivre le coach Creed et, quand vous aurez fini de parler football, vous reviendrez ici pour voir Mme Berry Trout dans le bureau d’à côté. Elle vous mettra au courant pour tout ce qui concerne les cours, les commodités et le reste. L’histoire sera notre juge ultime.”

Puis ce fut mon tour.

“Gary Harkness, dis-je. On est plus ou moins voisins. Je viens du nord de l’État de New York.

— Loin au nord ? dit-il.

— Assez loin. Très loin en fait. Une petite ville dans les Adirondacks.”

Nous allâmes au dortoir des joueurs, un bâtiment isolé à peine terminé mais sans jardin et avec des panneaux PEINTURE FRAÎCHE partout. Je les ai laissés tous trois dans la chambre de Taft et je suis descendu m’habiller pour l’entraînement de l’après-midi.

Moody Kimbrough, notre plaqueur droit et capitaine des lignes avant, m’arrêta comme je traversais la salle de musculation.

“Il est là ?

— Il est là, dis-je.

— Super. C’est vraiment super.”

Dans la salle de gym, Jerry Fallon avait une jambe dans le bain à remous. Il faisait les mots croisés du journal local.

“Il est là ?

— Il est partout, dis-je.

— Qui ?

— L’être suprême au ciel et sur la terre. Quatre lettres.

— Tu sais qui je veux dire.

— Ouais, il est là. Et bien là. Cent quinze kilos d’acajou massif.

— Combien ? dit Fallon.

— Ils pensent le faire jouer comme garde. Il est un peu plus lourd que prévu. Dans les cent quinze. Garde gauche, a dit le coach, je crois.

— Tu te fous de moi, Gary ?

— Garde gauche, c’est ton poste, au fait ? Je viens juste de percuter.

— Combien il pèse, tu dis ?

— Cent quinze, cent vingt. Du bronze massif tout juste sorti du moule. Le coach dit que c'est le cent quinze le plus rapide du pays.

— Il est censé être un running back.

— Ça, c'était avant qu'il prenne du poids.

— Là vraiment tu te fous de moi, Gary.

— Exact.

— Enfoiré.”

Nous avons testé de nouvelles phases de jeu pendant une heure environ. Les assistants de Creed vitupéraient contre nos fautes. Creed lui-même se tenait dans la tour pour superviser les tactiques. Je vis Taft sur la touche avec Oscar Veech. Les joueurs regardaient constamment par là. Quand la deuxième équipe nous relaya pour l'attaque, je me rendis à l'autre bout du terrain en quête d'un coin d'ombre pour m'asseoir. Finalement je m'affalai simplement contre la clôture en toile et y restai, plus ou moins droit, à contempler l'agitation lointaine. Ces écrans de toile entourant le terrain étaient destinés à empêcher l'espionnage des futurs adversaires. C'était l'une des nombreuses innovations que Creed avait apportées – innovations du moins dans le cadre particulier de cet établissement. Il avait aussi fait construire la tour et des lieux de vie spéciaux pour les joueurs. (Afin d'insuffler l'esprit d'équipe.) C'était la première année de Creed ici. Il était né au Texas, soit dans une cabane en bois, soit dans une auge, selon les versions, sur les rives du Rio Grande, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le parc national Big Bend. Les journalistes sportifs aimaient l'appeler Big Bend. Il avait figuré parmi l'élite des équipes amateur en tant que tailback au

bon vieux temps des formations en single-wing de l'université méthodiste du Sud, puis servi dans un B-27 pendant la guerre et joué comme halfback chez les Chicago Bears. Ensuite il s'était lancé dans le coaching, d'abord comme assistant de George Halas à Chicago, puis comme entraîneur-chef dans la Missouri Valley Conference, les Big Eight et la conférence Sud-Est. Il avait acquis la réputation de transformer le chaos en ordre, de former de bonnes équipes dans des établissements connus pour être d'éternels perdants. Il avait enchaîné quatre saisons sans défaite, cinq titres de champion de conférence et deux de champion national. Puis un quarterback avait dit ou fait quelque chose qui ne lui plaisait pas et il lui avait cassé la mâchoire. La chose avait fait scandale dans tout le pays et il avait connu une traversée du désert de trois ans jusqu'à ce que Mme Tom l'accueille à West Texas. Le niveau était très en dessous de celui des Big Eight mais Creed avait su convaincre la veuve qu'une bonne équipe de football donnerait à sa petite école isolée une existence sur la carte. Donc les priorités changèrent, de nouveaux assistants furent engagés, on attira des élèves avec des bourses, l'argent du pétrole commença à affluer, plusieurs avions privés furent loués à des fins de recrutement, on changea le nom de l'équipe des Cactus Wrens* en Screaming Eagles** – et Emmett Creed fit son come-back. Le seul élément qui jurait dans le tableau était la quantité de tissu qui dissimulait nos séances d'entraînement. Il n'y avait que des insectes alentour.

* Les Passereaux.

** Les Aigles hurlants.

La première équipe fut rappelée et je me dirigeai lentement vers la poussière et le bruit. Creed, du haut de la tour, parlait dans son mégaphone.

“En défense, j’aimerais que ça coure un peu. L’apatie ne rapporte aucun point dans ce sport. Poursuivez ces gars. Foncez dessus. Cognez-les. Cognez-les. Cognez-les.”

Sur le premier engagement, Garland Hobbs, notre quarterback, feinta pour faire croire que je filais directement vers la ligne, puis fit la passe à l’autre setback, Jim Deering. Il prit son premier tampon d’un linebacker, Dennis Smee, qui le mit à terre, aidé à retardement et méchamment par un plaqueur et un autre linebacker. Deering ne bougeait plus. Deux entraîneurs assistants se mirent à l’invectiver, disant qu’il gâchait le paysage. Il essaya de se relever, en vain. Quant à nous, nous marchâmes vers la ligne de hachage opposée pour attaquer le jeu suivant.

Tout ça se termina par deux phases autour des poteaux de but. Lloyd Philpot Jr., un arrière défensif, chuta au milieu de la seconde phase. Nous le laissâmes là dans la zone d’en-but, à plat ventre, une jambe agitée de légers tremblements. Son père avait eu les honneurs de la Conférence nationale à Baylor pendant trois années de suite.

Le soir, Emmett Creed s’adressa à l’équipe.

“Écrivez régulièrement à votre famille. Habillez-vous décemment. Soyez polis. Exprimez vos problèmes. Ne lambinez pas. Je n’ai pas besoin de flemmards qui traînent la patte. Soyez rapides dans vos déplacements, aussi bien sur le terrain que dans les couloirs des bâtiments. N’oubliez pas de faire vos prières.”

Rolf Hauptfuhrer entraînait la ligne défensive et s'occupait des problèmes de morale et de tenue. Il m'aborda un matin après l'exercice.

— Tu veux partager la chambre de Bloomberg ? dit-il.

— Pourquoi moi ?

— John Billy Small était son coturne. Supportait pas la tension. On s'est dit que ça ne t'embêterait pas. Tu es un gars plus complexe.

— Ça m'embête bien quand même.

— John Billy dit qu'il mouille son lit. À part ça, pas de problème. Il s'énerve vite. Ça, c'est sûr. Beaucoup de tension dans ce bonhomme. Mais on pense que tu tiendras le coup.

— Pas d'accord. Vraiment pas. Moi aussi, je suis tendu.

— Harkness, tu traînes une réputation que tout le monde connaît. Le coach veut bien te donner ta chance, mais seulement si tu suis les ordres. Alors pas de vagues. Ne fais pas de vagues... compris ?

— Qui est le coturne de Taft Robinson ?

— Robinson n'a pas de coturne.

— Pourquoi ça ?

— Pose la question en haut lieu. En attendant, mets tes affaires chez Bloomberg.

— Je n'aime pas la tension. Et je vois pas pourquoi c'est moi qui devrais me coltiner les types à histoires.

— C'est pour le bien de l'équipe", dit Hauptfuhrer.

Ce soir-là, nous filâmes à cinq jusqu'à la ville la plus proche, une localité nommée Rooster, pour voir ce qui s'y passait. Nous nous retrouvâmes chez Bing Jackmin, à la lisière de la ville, où nous bûmes de la bière pendant cinq heures. Le père de Bing nous rejoignit et tomba du perron quand il sortit nous dire au revoir. Nous regagnâmes le campus et nous lançâmes dans une olympiade soûlographique au clair de lune sur le bord du terrain de football – courses au ralenti, natation sur herbe et concours de crachats. Puis nous rentrâmes tranquillement au dortoir pour écouter Norgene Azamian nous raconter l'histoire de son prénom.

“Beaucoup de gens croient que c'est un nom de fille. Mais pas du tout. Ça vient des réfrigérateurs Norge et de mon oncle, le capitaine Gene Kinney. Comment on en est arrivé à m'appeler Norgene, ça, ça mérite d'être raconté. Faut savoir que dans la famille de ma mère, depuis des générations, tout le monde a toujours eu un prénom d'une seule syllabe. Personne ne sait comment ça a commencé mais, à un moment donné, ils ont décidé de continuer. Donc me voilà, je viens de naître et il faut bien me donner un prénom. Or il se trouve qu'il y a un vieux réfrigérateur Norge sur la terrasse de derrière, qu'on a mis là en attendant de le jeter. Il se trouve aussi que mon père n'aimait pas trop ce truc de syllabe parce que, d'après lui, la Bible met en garde

contre les prénoms d'une seule syllabe, vu que Caïn est l'assassin de son frère. Et enfin il y a cette incroyable coïncidence qui faisait que mon oncle Gene Kinney était en congé et venait chez nous pour voir le nouveau-né, c'est-à-dire moi, avec l'intention d'intervenir dans le choix du prénom pour être bien sûr que la tradition familiale soit respectée. Comment ces différents facteurs ont abouti au prénom de Norgene, c'est le point crucial.

— Bon, bon, dit Bing. Mais raconte d'abord comment tu t'es appelé Azamanian."

Je suis monté dans ma chambre. Bloomberg dormait sur le ventre, en ronflant doucement dans l'oreiller. Il était absolument énorme. On l'imaginait bien attaché à son lit par des haubans et lâché dans les airs une fois par an comme un ballon gonflable à la parade. Son nom complet était Anatole Bloomberg et il jouait plaqueur gauche en attaque. C'était tout ce que je savais de lui, plus le fait qu'il n'était pas texan. Un des transfuges, sans doute. Ou un exilé volontaire pour raisons philosophiques. Je décidai de le réveiller.

"Anatole, dis-je. C'est Gary Harkness, ton nouveau coturne. Serrons-nous la main et soyons amis.

— On est coturnes, dit-il. Pas obligés d'être amis.

— C'est une expression. Je ne parle pas de camaraderie éternelle. Juste des amis, le contraire d'ennemis, quoi. Désolé de t'avoir réveillé.

— Je ne dormais pas.

— Tu ronflais.

— C'est ma respiration normale quand je suis le ventre. Qu'est-ce qui est arrivé à mon coturne habituel ?

— John Billy ? John Billy a été déplacé.

— C'était son nom ?

— Il a été déplacé. J'espère que tu n'es pas contrarié par ma présence. Tout ce que je demande, c'est qu'on parte du bon pied et qu'on évite toute tension possible.

— À ton avis, qui est le plus grand homme ? Edward Gibbon ou Archimède ?

— Archimède.

— Bonne réponse", dit-il.

Le lendemain matin, Creed nous fit faire un match d'entraînement avec une brève consigne inspirée, censée résumer tout ce que nous savions ou devions savoir :

"Ce n'est qu'un sport, dit-il, mais c'est le seul et unique."

Taft Robinson et moi étions les setbacks. Taft attrapa une passe courte, évita deux hommes et fonça le long de la touche. Bobby Iselin, un corner-back, abandonna la poursuite aux 25. Bobby était l'homme le plus rapide de l'équipe.

Pendant tout le temps où nous avons vécu ensemble, mon père revenait constamment à son dicton favori.

“Rentre ton ventre et donne tout.”

Il n’a jamais prétendu que ce dicton était à la hauteur des maximes de Teddy Roosevelt. Mais il y tenait beaucoup. Il était persuadé qu’une gratification simple mais durable, presque comme une poignée de main présidentielle, récompensait le redoublement d’effort, la persévérance de l’homme fatigué. Le tempérament, la volonté, le mental d’acier, le désir – tels étaient ses thèmes, les qualités qui assuraient le succès. C’était un représentant en pharmacie avec un fils paresseux.

Il semble que, partout où j’allais, j’étais poussé à la roue par des gens qui me pressaient de rentrer mon ventre et de tout donner. Ils ne me laissaient jamais tranquille – mon père, mes professeurs, mes entraîneurs, parfois même mes copines. J’étais un défi, je suppose : un bout de ficelle qui ne veut pas être noué. Mon père était de loin le plus infatigable de ceux qui essayaient de me diriger, de m’insuffler l’esprit d’initiative, de m’inculquer une sorte de mémoire collective de terres labourées à la sueur du front et d’âpres luttes sous le soleil. Il mit un panonceau dans ma chambre.

QUAND L'AVANCÉE EST DURE
LE DUR AVANCE

J'ai regardé ce panonceau pendant trois ans (en gros de quatorze à dix-sept ans) avant de commencer à lui trouver une certaine beauté. Le contenu bien sûr me parlait peu mais la beauté semblait émaner des mots eux-mêmes, des lettres, des consonnes absorbant les voyelles, de l'agressivité et de la tendresse, une sorte d'auto-recréation d'une ligne à l'autre, d'un mot à l'autre, d'une lettre à l'autre. Le sens disparaissait entièrement. Les mots devenaient des images. C'était triste de découvrir à cet âge que les mots pouvaient échapper à leur sens. Une étrange beauté que ce panonceau commençait à exprimer.

Mon père avait un secteur et une voiture de fonction. Il vendait des vitamines, des compléments alimentaires, des préparations minérales et des antibiotiques. Parmi ses clients il y avait une cinquantaine de médecins et de dentistes, une douzaine de pharmacies, quelques hôpitaux, quelques marchands de médicaments en gros. Il avait des objectifs spécifiques, à la fois géographiques et économiques, tous interconnectés, et c'était peut-être la raison pour laquelle il détestait toute forme de gaspillage, de cuir de chaussure, de talent, de temps précieux. (Fonce. Tiens-toi droit. Tiens bon.) Il était bon, selon lui, de suivre les rythmes les plus simples, les plus pionniers – le cycle éternel du travail, la chasse sanglante à l'ours et au daim, le doux balancement des rocking-chairs quand les portes-paravents s'ouvrent et se referment dans les dernières lueurs d'un mausade crépuscule d'été. Au-delà de ces latitudes honnêtes régnait le chaos.

Il avait joué au football à Michigan State. Il avait des ambitions me concernant et plus ou moins à mes dépens. C'est une habitude chez les hommes qui n'ont pas réussi à être des héros ; leurs fils doivent prouver que la semence n'était pas appauvrie. Il avait passé ses samedis d'automne sur les bancs des remplaçants, à regarder les autres tomber au combat puis se relever au son des tambours et des clameurs avides du public. Il m'a fait enfiler une tenue de football très tôt. Alors, chez les juniors, j'ai été sélectionné comme halfback dans l'équipe de l'État. (C'était la première de ses ambitions et, pour tout dire, la seule exaucée.) J'ai fini par recevoir vingt-huit offres de bourse universitaire – cours, livres, gîte et couvert, quinze dollars par mois. On me fit miroiter l'espoir d'autres gratifications. Des allusions à de jolies jeunes femmes avec des instincts charitables. C'était à croire que chaque partie du pays avait beaucoup à offrir en matière de paysage, d'activités de plein air, de loisirs, de camaraderie et même, si nécessaire, d'éducation. Les formulaires administratifs me demandaient d'indiquer ma taille, mon poids, ma moyenne scolaire et mon temps sur le 40 yards.

J'ai envoyé une lettre d'acceptation à l'université de Syracuse. J'avais hâte d'enrichir leur tradition de grands running backs. Ils m'ont viré quand je me suis claquemuré dans ma chambre avec deux paquets d'Oreo et une fille nommée Lippy Margolis. Elle voulait s'isoler du monde et je m'étais proposé de l'aider. Pendant un jour et une nuit nous avons potassé ensemble un manuel d'économie. Les doctrines incohérentes exposées dans ces pages ont paru la calmer. Quand je fus sûr d'avoir changé le cours de sa vie pour le mieux, j'ai ouvert la porte.